

## YANNIG AN OD

C'est dans les bois qui entourent le château du Cosquer, sur la paroisse de Combrit, que j'ai entendu parler, pour la première fois, du terrible Yannig An Od et du grand valet Konan Ruz qui serait venu à bout de lui, je vous le jure, si la chose avait été possible. Plus tard, j'ai retrouvé cent fois Yannig An Od sur la langue des gens, depuis Quimper jusqu'à Bénodet et de Plomelin à Sant-Voran que vous appelez Sainte-Marine.

C'est que ce personnage a régné longtemps sur les deux rives de l'Odet et qui sait s'il n'y règne pas encore un peu. Mais de Konan Ruz, pas d'autres nouvelles après qu'un jeune bûcheron, un rouquin aux belles dents, m'eut conté sa mort et sa gloire dans les bois de Cosquer.

Il m'avait prévenu, le bûcheron : « Ici commence ou finit le pays bigouden, comme vous voudrez. De l'autre côté de la rivière, vous voyez le pays de Quimper et celui de Fouesnant. La rivière n'est à personne, sinon à Yannig An Od, le maudit. Les gens d'en face en ont toujours eu tellement peur qu'aucun d'entre eux, à travers les siècles, n'a osé se mesurer à lui. Il a fallu que se présente un jour le bigouden Konan Ruz, le grand valet. C'est vrai qu'il a été vaincu, qu'il a laissé sa vie dans l'aventure. Mais depuis, il est certain que Yannig an Od n'ose plus venir pousser son triple cri sur la rive droite de l'Odet, la nôtre. Il sait que les bigoudens n'endurent pas longtemps ce genre de chose. C'est pourquoi il vaut mieux ne pas parler de Konan Ruz aux gens de Quimper ni à ceux de Fouesnant. Ils vous diront qu'ils n'ont jamais entendu parler de cet homme, jamais de leur vie. Mais vous verrez leurs yeux devenir noirs, aussi noirs que le cul d'un charbon.

Moi je la connais parce que Konan Ruz était de ma famille et il y a toujours quelqu'un de chez nous qui porte ses cheveux roux encore aujourd'hui.

Il est trop connu aussi ce Yannig An Od. C'est le hucheur qui surgit de la mer avec la nuit pour lancer un appel de hibou ! Si vous cheminez en grève à cette heure, prenez vos sabots en mains et tirez au galop rouge vers les champs. Gardez-vous de lui répondre, surtout, même pour vous moquer. Il serait sur votre échine à l'instant du troisième cri et plus jamais, personne au monde ne verrait votre couleur vivante. Il n'a pas son pareil pour moduler sa plainte à voix misérable, comme un mendiant de pardon. Entre la porte close et le seuil usé des logis pêcheurs, il introduit un bras décharné. On l'entend gémir : « Par pitié, mes gens, un tison de feu pour moi, sous la porte ! » gardez-vous de lui tendre un tison, en auriez-vous sept cent et vingt à rougir dans l'âtre. Avec le tison, il saisirait la main et votre corps entier passerait sous la porte pour aller tourner en odeur de rien. C'est aussi vrai que le Pater.

Donc un soir, Konan Ruz était allé porter à moudre une charge de blé noir parce que l'eau sans farine, vous savez bien, ne veut pas devenir galette. Il rentrait à Penanger en sifflant et suivait le bord des grèves. Plus court était le chemin de

terre, sans doute, mais il y a de trop belles clôtures à l'entrée des champs et Konan s'en serait voulu de les abîmer. Il valait mieux passer par le rivage.

Soudain éclate sur la mer le hululement de l'esprit des grèves, iouhou ! Yannig an Odest est en patrouille. Il est temps de courir tout droit sur Penanger, sinon...

Mais Konan Ruz a le sang vif. Il ne peut empêcher sa gorge de renvoyer au large un grand iouhou de défi. On verra bien. Un autre iouhou répond, dangereusement près de lui. Et le gars Konan de iouler plus fort. Ah mes gens ! Il est jeté bas d'une énorme gifle et le voilà tout de son long dans le sable, mais tombé sur le côté, en bon lutteur qu'il est. Un coup de rein le remet à genoux. Il empoigne ce qui se trouve devant lui et qui sembla avoir forme humaine. Tiens ? Yannig An Od n'est pas aussi fort qu'on le dit. Konan le ceinture, lui fauche les deux pieds à la fois, le fait rouler sur sa hanche et le renverse à terre. Il tombe avec lui, mais il a saisi le cou de l'autre au pli de son genou. Vite, il se prend la cheville du pied et ramène lentement son talon vers sa cuisse. Yannig est pris au carcan. Il étouffe et gémit, plus misérable que jamais :

- Lâche-moi, Konan Ruz. Qu'est-ce que tu veux ?
- Moi, rien. Je ne suis pas allé te chercher.
- Lâche-moi vite, autrement tu ne finiras pas de chanter des regrets.
- Tu chanteras le premier, Yannig an Od. Je savais bien que tu étais un épouvantail pour les femmes. Fais-tu seulement cent livres de pied en cap ? Avec une baguette de saule, tu pourrais peut-être garder les vaches sais-tu ? Qui es-tu ?
- Yannig an Od, je n'ai pas d'autre nom. Ce soir je suis sorti trop vite de la mer. Si tu étais passé vers minuit, tu aurais fini de manger ta soupe.
- Vraiment. Un petit homme de deux sous voudrait tomber Konan Ruz ? tu fanfaronnes.
- Laisse-moi prendre mon haleine.
- Oui, mais tu vas me dévoiler clairement les sortilèges de la mer. Il y a longtemps que je voudrais savoir ce qu'il y a et ce qu'il n'y a pas.
- Prends garde ! je vais te dire des secrets qui ne doivent pas entrer dans une tête baptisée. Et ce sera tant pis pour le fils de ton père.
- Ne te fais pas de souci pour moi.
- Ecoute. La mer d'eau salée est un corps vivant. Pendant le jour, elle dort. Les vagues sont les grands frissons qu'elle fait passer sur sa peau pour s'empêcher de pourrir. Mais elle dort jusqu'au fond.
- J'ai regardé dormir les chevaux. Ils frissonnent pareil, quelque fois.
- Peut-être. La mer s'éveille à mesure que le soleil descend en elle et la réchauffe, un soleil vert qui lui sert de cœur et qui est pour elle comme le jaune pour le blanc de l'œuf. C'est la nuit, pour vous. Mais la mer enfle une rumeur dans ses entrailles. Elle appelle. Un écho lui vient des rochers et des cavernes du rivage où sont cachés les dragons vaincus, les serpents écaillés que les saints ont touchés de l'étole. Alors se dressent, sur les vagues, les Morganes et les filles poissons qui déchaînent la tempête

quand votre œil les découvre. Alors s'ébranlent les cloches des cités englouties. Et c'est l'heure, aussi, où je me lève d'entre les galets du rivage.

- Mais qui es-tu, Yannig An Od ?
- Je te dis que je me lève d'entre les galets du rivage. Les galets du rivage sont les restes de ceux qui se noyèrent en mer dans les temps très anciens. Ils ne sont plus que des cailloux durs et secs, mais c'est assez pour contenir des âmes. Quand la mer les recouvre, leur bruissement est un langage aussi clair que le vôtre. Ils disent...
- Cesse de bouger, maudit. Ne cherche pas à t'échapper ou je te romps le cou.
- Je ne fais pas un mouvement. Et d'ailleurs, tu peux me tenir un moment, mais non pas me rompre le cou.
- Des pêcheurs disent qu'ils ont vu des milliers de cadavres dériver dans les vagues, certaines nuits. D'où viennent-ils ?
- Ceux-là se sont noyés depuis au moins le temps d'une vie d'homme. Ils ont pu garder l'apparence de corps, mais ce n'est qu'une guenille dont ils ne sont plus maîtres. Ils remontent plus tard dans la nuit, quand le soleil vert approche du fond des eaux.
- Tu as beau te travailler le corps, sous moi, tu ne me feras pas lâcher prise.
- Je n'ai pas besoin de bouger un muscle. Tu lâcheras tout seul, Konan Ruz.
- Dis-moi. Et les noyés que j'ai connus ?
- Ils ouvrent les yeux à la minuit. A la minuit, le soleil repose au fond de la mer et il est plus vert que jamais. Sa chaleur est alors assez forte pour libérer de la mort froide les corps noyés qui n'ont pas encore atteint l'âge auquel il devait mourir sur terre. Dans un grand murmure plaintif, ils recommencent à naviguer sur les barques-de-nuit. Parfois, ils croisent le sillage des marins vivants. Parfois même, ils débarquent pour visiter les lieux de leur séjour mortel. C'est alors qu'ils vous arrivent de rencontrer leur long bateau noir, sur les grèves. Si vous y mettez les pieds, une voile blanche monte d'elle-même au haut du mat et vous emporte sur la mer jusqu'au jour du jugement.
- Encore une fois, reste en paix ou je t'étrangle.
- N'as-tu pas compris, Konan Ruz. A mesure que la minuit approche, ma force croît. Le soleil vert me nourrit. Après la minuit, je m'affaiblis de nouveau jusqu'à votre matin, qui me renvoie au néant des galets, je te l'ai dit. Ce soir je suis parti trop tôt de la mer, encore trop faible. C'est pourquoi tu as pu m'abattre. Maintenant, tu crois que je te résiste et pourtant je suis immobile. Mais mon corps a déjà doublé. Dans un moment...

Déjà, Konan Ruz avait dégagé sa jambe et fuyait vers Penanger comme un perdu. A peine avait-il eu le temps de se jeter dans l'écurie et d'enfoncer la

grande barre, que la porte se fendait du haut en bas sous un choc monstrueux. Mais la barre tint bon et Yannig An Od ne frappa qu'une fois.

On ne vit plus le grand Konan Ruz porter son défi sur les aires de lutte. Plus jamais aucune clôture n'eut à subir son coup d'orteil. Les jours suivants, il ne cessa de courir le pays et de raconter comment il avait tenu Yannig an Od dans le pli de son genou. Puis il se cassa net, vous entendez ce que je dis. Aucune parole ne sortit plus de sa bouche, aucun travail de ses mains. Assis sur la grève, nuit et jour, il tenait les yeux fixés sur la mer. Un matin, il n'y eut plus de Konan Ruz en ce monde. Une heure avant la minuit, tout le rivage avait retenti de clameurs si terribles que les hommes eux-mêmes tremblaient dans les huis clos, la tête enfoncée dans l'oreiller de balle pour ne pas entendre, par-dessus les hurlements sauvages de Yannig An Od, le souffle pressé du grand valet Konan Ruz menant son dernier combat.